

La Vertu des doublons d'Espagne : argent et littérature militante à l'époque de la Ligue (1584-1598)¹

Le contraste dynamique entre économies du marché et du don tend à être caricaturé en une opposition strictement chronologique entre les dérèglements des sociétés libérales contemporaines et l'avant vertueux du monde de la générosité. Dans une période aussi troublée que la Ligue (1584-1598), les imaginaires du don renvoient à un certain nombre de dysfonctionnements qui s'expriment à travers des motifs rémanents utilisés aujourd'hui encore pour dénoncer des systèmes étrangers à leur apparition². Le 10 juin 1584, avec la mort de François d'Anjou, s'ouvre une grave crise dynastique : la femme d'Henri III, Louise de Lorraine, est stérile ; Henri de Navarre s'impose comme héritier de la couronne de France. Avant la fin de l'année les Guise signent le traité de Joinville avec le roi d'Espagne ; au printemps suivant, sous l'influence lorraine, le cardinal de Bourbon fait publier le manifeste de la Ligue. La révolte s'affirme avec les barricades de mai 1588 qui amènent Henri III à quitter Paris ; après l'exécution de son chef, Henri de Guise, elle se renforce autour de la figure de son frère Charles duc de Mayenne qui peut espérer devenir roi après le meurtre du dernier des Valois ; mais, sous la pression toujours plus grande des Espagnols dont il a dû se rapprocher face au danger des victoires militaires d'Henri de Navarre, il est vite forcé d'organiser des états généraux pour élire un nouveau monarque. Cette assemblée, moquée par l'un des plus grands textes de la fin du XVI^e siècle, la *Satyre Menippée*, marque, par

¹ Cet article est la version écrite d'une conférence tenue lors du colloque « Argent et littérature » en décembre 2002 à l'université ParisX-Nanterre. Elle constituait une forme d'hapax parmi de nombreuses contributions exclusivement dix-huitiémistes reprises dans *Art et argent en France au temps des Premiers Modernes, Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 10, 2004. Un autre volume regroupant les communications sur les autres siècles avait été annoncé conjointement aux presses universitaires de Paris X et Grenoble III.

² En d'autres termes, les dénonciations des excès du marché ou du don s'énoncent sur un même mode, mode qui tend, sans doute, à les rapprocher d'un autre système — un système premier peut-être ou alors un phénomène parasite —, la contrainte : vols, rançons...

son échec, la fin d'un mouvement victime des ralliements de plus en plus nombreux à Henri IV. Après le redressement économique des premières années du règne d'Henri III, ces quatorze ans représentent l'une des périodes les plus terribles des guerres de religion ; le circuit de l'argent est alors bien évidemment très fortement perturbé : lourdeur des charges et des impôts, enchérissement, endettement, mais aussi vols, rançonnements, corruptions rendent plus problématique le rapport à l'argent ; les littératures polémiques ou satiriques exploitent cette image détériorée à des fins partisans, mais dévoilent par delà leur action directe certains aspects occultés de la monnaie.

Sans doute les difficultés économiques réelles de la fin du siècle liées aux problèmes de subsistances et à la cherté générale des prix sont-elles, pour une bonne part, à l'origine de l'impopularité du dernier des Valois³ ; encore faudrait-il souligner le rôle que jouent les discours politiques qui ont su s'appuyer sur cet état de fait ou du moins sa perception et les ont peut-être en retour renforcés : la « croyance » serait aujourd'hui, lit-on, nécessaire au développement de nos économies, un bruit savamment orchestré dans une ville — par une rumeur, par une campagne de « placards », par la prédication en chaire ou enfin par les « libelles » — peut au XVI^e siècle avoir un impact fort sur les réalités économiques et politiques locales voire nationales.

Certes, de manière générale, la conjoncture est mauvaise⁴ : à partir des années 1540-1560, s'installe le « petit âge glaciaire » : les hivers sont plus rigoureux, les étés pluvieux ; les mauvaises récoltes se multiplient (en 1585, 90, 91, 92, 96 et 97) ; la fréquence et l'ampleur des famines (1585-1587, 1591-1593, 1595-1597) ne laissent de frapper les imaginations. A l'augmentation conséquente des prix des

³ Voir J.-M. Constant, *La Ligue*, Paris, Fayard, 1996, p. 81 et suivantes.

⁴ Voir A. Jouanna, *Histoire et dictionnaire des guerres de religion*, Paris, Laffont, 1998, p. 419 et suivantes.

grains s'ajoute un phénomène plus global :
« l'encherissement ».

L'inflation atteint alors un niveau inouï ; aggravée par la guerre civile et ses lourdes conséquences sur la production et les échanges, elle est fondamentalement liée à l'accroissement du stock métallique dû à l'excédent de la balance commerciale avec une Espagne qui met à contribution les flux d'or et d'argent en provenance du nouveau monde. Les contemporains furent fort sensibles à cette augmentation générale des prix qu'ils relient d'eux-mêmes aux flux d'espèces monétaires, comme en témoigne la dispute entre Malestroict (*Remonstrances et paradoxes sur le faict des monnoies*, 1566) et Bodin (*Responce au paradoxe de M. de malestroict touchant l'encherissement de toutes choses*, 1568)⁵. La baisse du salaire réel induite par la poussée inflationniste touche plus particulièrement les milieux salariés urbains qui seront parmi les plus impliqués dans les soulèvements ligueurs.

Aux difficultés quotidiennes dont un mémorialiste comme L'Estoile se fait l'écho, s'ajoute une forte crispation provoquée par la lourdeur des impôts, d'autant plus difficile à accepter que, dans les mentalités de l'époque, le roi conserve l'image d'un simple particulier se devant de vivre sur ses terres, que la population est encore fortement attachée aux privilèges associés aux états, aux villes ou aux groupes d'activité et que, somme toute, la nature de l'impôt est encore indécise : dons faits au roi librement consentis par les états ou prélèvements effectués par le monarque en fonction des besoins de son gouvernement⁶ ?

La pression fiscale frappe plus encore à la lumière du luxe d'une cour travaillée de nouvelles influences (en particulier italiennes) ; le débat s'installe alors pour les deux siècles à venir : le roi est-il le libre metteur en scène de ce somptueux spectacle qu'est sa libéralité ou se limite-t-il à organiser une forme de redistribution juste, claire et

⁵ Voir T. Cave, *Pré-histoires II*, Genève, Droz, 2001.

⁶ Voir N. Zemon Davis, *Essai sur le don dans la France du XVI^e siècle*, Paris, Seuil, 2003, p. 147.

ordonnée⁷ ? Les prédicateurs ligueurs, commandités par la faction lorraine, n'hésitent pas à mettre en scène la débauche d'Henri III : la chaire se fait parfois aussi démonstrative que le théâtre⁸. Les chansons de rue — le genre le plus efficace, car le plus facilement diffusé, de la littérature militante — se multiplient contre le roi et ses mignons ; voici ce que l'on entend ici :

Dieu qu'il faudra de Karolus
Pour Paier tant de lifrelofres⁹ !

Ou encore là :

Notre roi doit cent millions
Et faut qu'acquitter ses dettes
Que Messieurs les Mignons ont faites
Rechercher les inventions
D'un nouveau tyran de Florence¹⁰.

Les ligueurs ne sont d'ailleurs pas les seuls à relever les antécédents pour faire la critique, selon une lecture typologique de l'Histoire, de ce nouveau Sardanapale, de ce

⁷ Sur cette question, voir *ibid*, p. 133-154 et 191-203, ainsi que J. Starobinski, « Don fastueux et don pervers », *Annales ESC*, 41, 1986, p. 7-26.

⁸ « Le mercredi jour des Cendres, Lincestre dit en son sermon qu'il ne leur prescheroit pas l'Évangile, pour ce qu'il estoit commun, et que chacun le sçavoit, mais qu'il prêcheroit la vie, gestes et faits abominables de ce perfide Tyran, Henri de Valois, contre lequel il dégorgea une infinité de vilainies et injures, disant qu'il invoquoit les Diables, et pour le faire ainsi croire à ce sot peuple, tira de sa manche un des chandeliers du Roy, que les Seize avoient derobés aux Capucins, et ausquels il y avoit des Satyres engravés, comme il y en a en beaucoup de chandeliers, lesquels il affirmoit être les démons du Roy, que ce miserable Tyran, disoit-il au peuple, adoroit pour ses Dieux, et s'en servoit en ses incantations » (L'Estoile, *Mémoires-journaux*, reprint, Tallandier, Paris, 1982, t. III, p. 339 ; voir la reproduction d'un dessin de l'époque « Figures magiques dont on a attribué l'usage à Henri III » p. 219 ; cf. Palma-Cayet, *Chronologie novénaire*, Collection Petitot 39, Paris, Foucault, 1819-1826, p. 10 et de Thou, *Histoire universelle*, Londres, 1734, livre 94, traduction française, t. X, p. 528).

⁹ L'Estoile, t. II, p. 266. Le carolus est une monnaie de billon frappée sous Charles VIII qui fut employée comme monnaie de compte pour une valeur de 11 deniers. Il faut bien se représenter la situation monétaire : les espèces en or (écus frappés d'une couronne), en argent (gros et testons) ou en alliage de cuivre et d'argent (monnaies de billon telles que le dizain, le douzain, le double ou le liard) ne portent pas de valeurs faciales ; leurs valeurs libératoires sont variables et sont exprimées en unité de compte (1 livre=20 sous=240 deniers). Les monnaies étrangères ont, par ailleurs, elles aussi cours sur le territoire.

¹⁰ Cité par J.-M. Constant, *op. cit.*, p. 86.

nouveau Néron, et peut-être à travers lui de la libéralité royale, d'un système tout entier fondé sur la faveur, d'une certaine économie du don. La charge se retrouve dans la littérature protestante (chez D'Aubigné, dans *Les Tragiques*¹¹) et d'une manière plus surprenante chez les catholiques modérés (en particulier dans les *Essais* de Montaigne¹²) : de part et d'autre, on ne laisse de souligner l'*ingratitude* des grands, leur *envie* nourries de la prodigalité même du roi. La cible la plus fréquente est, bien sûr, « l'archimignon » d'Épernon ; mais Henri de Guise n'est pas en reste :

C'est la belle reconnoissance
Des biens qu'il a receus en France
Il voudroit bien déshériter
De notre France l'héritier¹³.

Chef des catholiques les plus intransigeants, il est désigné comme le responsable de la situation désastreuse des finances très fortement liée aux dépenses engagées pour la reprise des guerres contre les protestants : la levée des fonds nécessaires n'a été possible qu'au prix de mesures fortement impopulaires : les « édits guisars¹⁴ » ; comme le résume l'une des pièces collectées par L'Estoile :

La guerre n'est pas sans despense,
Lors que l'on la veult bien mener
Et ne se faut pas estonner
S'elle nous destruit tous en France¹⁵.

¹¹ Dans « Les Princes » (II).

¹² Dans la partie centrale du chapitre « Des coches » (III, 6).

¹³ L'Estoile, t. II, p. 279.

¹⁴ *Ibid.*, p. 339.

¹⁵ *Ibid.*, p. 298-299. Cf. *Lettre d'un gentilhomme Catholique François, contenant breve Responce aux calomnies d'un certain prétendu Anglois*, s. l., 1586, p. 71 : « On les [les Guise] accuse, dit-il [l'Anglais], d'avoir esté cause de mettre des impôts sur le peuple. Et il pense s'en estre bien eschappé quand il a dit, que la necessité des guerres en est cause. Et nous sçavons à la verité qu'à la guerre, les deniers sont necessaires. Mais la question demeure toute entiere, si la guerre qu'ils ont introduite estoit necessaire ou non. Car, si elle n'estoit necessaire, ils demeurent Autheurs des impôts, qui autrement n'estoyent necessaires. Disons donc, apres les Estats tenus à Orleans que nous vivions si paisiblement les uns avec les autres, estoit-il tant nécessaire que Monsieur de Guise, pere de ceux-cy, sans commandement du Roy, contre l'ordonnance qu'il avoit faite ès Estats, allast tuer à Vassi, sans discretion

Mais le poids économique de la guerre en 1585 est sans commune mesure avec ce qu'il peut être en 1594 ; cette année, dans le libelle anti-ligueur le plus célèbre car sans doute le plus efficace, la *Satyre Menippee*, la parodie carnavalesque des états généraux de 1593, le porte-parole des catholiques modérés, partisans d'Henri IV, le colonel d'Aubray insiste, lorsqu'il retrace l'historique des troubles, sur les motivations des Parisiens, sur cet inconfort financier que leur rébellion même transforme bientôt en pure ruine :

Vous feistes deslors voz pratiques avec le Roy d'Espagne plus manifestement et assureastes voz conditions, et stipulastes deslors voz pensions, luy promettant le Royaume de Navarre, et le Bearn pour sa part, avec les villes qui seroyent à sa bienséance en Picardie et Champagne : et convinstes avecques luy des moyens, dont vous useriez, pour empieter l'estat. Et le pretexte qu'y pretendiez, estoit le mauvais gouvernement du Roy, les prodigalitez qu'il faisoit à ses deux mignons, desquels vous tirastes l'un à vostre cordelle, qui ne s'en trouva pas mieux : vous employastes toute vostre industrie à rendre le pauvre Prince odieux à son peuple : Luy conseilliez de surhausser les tailles, d'inventer de nouveaux impôts, créer nouveaux offices : desquels vous mesmes proffitiez : car on maintint à monsieur vostre frere à Chartres apres les barricades, qu'il avoit receu l'argent du party de trois edicts bursaux fort pernicieux, dont toutesfois vous rejettiez la haine sur ce pauvre Roy, lequel vous faisiez amuser à des devotions ridicules, cependant que vous briguiez la bonne grace de son peuple, et contre son gré preniez la charge et conduite des grandes armées, attirant à vous les chefs et capitaines de guerre, et courtisans jusques aux simples soldats pour les gaigner : pratiquant les villes, achettant les

d'aage et de sexe ceux qui s'y trouvoient au Presche, usant de la liberté à eux accordée par les Estats ? »

gouvernements, et mettant aux meilleures places des gouverneurs et gens à vostre devotion¹⁶.

A l'évocation des malheurs de sa ville, le trouble gagne parfois l'orateur comme dans le plus beau passage de sa harangue :

O Paris qui n'es plus Paris, mais une spelunke de bestes farouches, une citadelle d'Espagnols, Ouallons, et Napolitains : un asyle et seure retraicte de voleurs, meurtriers, et assacinateurs : ne veux tu jamais te ressentir de ta dignité, et te souvenir qui tu as esté, au prix de ce que tu es : ne veux tu jamais te guerir de ceste frenesie, qui pour un legitime et gratieux Roy, t'a engendré cinquante roytelets, et cinquante tyrans? Te voylà aux fers : te voylà en l'inquisition d'Espagne, plus intolerable millefois, et plus dure à supporter aux esprits nais libres et francs, comme sont les François, que les plus cruelles morts, dont les Espagnols se sçauroient adviser! Tu n'as peu supporter une legere augmentation de tailles, et d'offices : quelques nouveaux edicts qui ne t'importoient nullemment : et tu endures qu'on pille tes maisons, qu'on te ransonne jusques au sang, qu'on emprisonne les senateurs, qu'on chasse et bannisse tes bons citoyens et conseillers : qu'on pende, qu'on massacre tes principaux magistrats : tu le vois, et tu l'endures : tu ne l'endures pas seulement, mais tu l'approuves, et le loües, et n'oserois et ne sçaurois faire autrement : Tu n'as peu supporter ton Roy si debonnaire, si facile, si familier, qui s'estoit rendu comme concitoyen, et bourgeois de ta ville, qu'il a enrichie, qu'il a

¹⁶ *Satyre Menippee de la vertu du catholicon d'Espagne : et de la tenue des Estas de Paris. Plus un discours sur l'interpretation du mot de Hiquiero d'infierno, et qui en est l'Auther. Avec son pourtraict, et ceux des Charlatans ensemble le Regret sur la mort de l'Asne Ligueur d'une Damoiselle qui mourut durant le siège de Paris. Le tout augmenté outre les precedentes impressions de l'an 1594, s. l., 1595, f. 59^o.* Edition critique M. Martin, Paris, Champion, 2007.

embellie de somptueux bastiments, accreüe de forts et superbes ramparts, ornee de privileges et exemptions honorables : Que dy-je? peu supporter, c'est bien pis : tu l'as chassé de sa ville, de sa maison, de son lic : Quoy chassé? tu l'as poursuivy : quoy poursuivy? tu l'as assassiné : canonisé l'assacinateur, et fait des feux de joye de sa mort : Et tu vois maintenant combien ceste mort t'a profité : Car elle est cause qu'un autre est monté en sa place, bien plus vigilant, bien plus laborieux, bien plus guerrier, et qui sçaura bien te serrer de plus pres, comme tu as à ton dam desjà expérimenté¹⁷.

Si l'aggravation de la pression fiscale participe encore de flux monétaires ordinaires (fussent-ils déséquilibrés), les multiples vols et exactions commis en temps de guerre ressortissent à un autre domaine : ils perturbent profondément la circulation normale de l'argent¹⁸. C'est encore à travers des

¹⁷ *Ibid.*, f. 50v^o-51v^o.

¹⁸ Du moins, à première vue, car ils disent aussi beaucoup sur cette circulation ; parfois, le pilleur ligueur exhume le fruit de la malhonnêteté de l'officier royal, dans un jeu de miroir qui en dit long sur le second : « le samedi 4^e jour de mars [1589], le Conseil d'Etat de l'Union, qui travailloit tous les jours après le recouvrement de deniers pour subvenir aux frais de la guerre, qui estoient grands, envoya en la maison de Molan, Trésorier de l'Espagne, sise à Paris en la rue Saint-Thomas-du-Louvre, pour la fouiller et descouvrir les cachettes d'argent, bagues et autres meubles précieux, qu'on les avoit assureés y avoir esté dès longtemps expressement faites, et décelées (à ce qu'on disoit) à Messieurs de l'Union par les massons mesmes qu'on y avoit employés pour y travailler. De fait, l'advertissement se trouva bon, car ils y trouvèrent des monnoies d'or et d'argent, meubles précieux, bagues, vaisselles d'or et d'argent en quantité, et d'autres bonnes besongnes et singulières, qui accomodèrent fort les larrons de l'Union, auxquels il sembloit que la France eust nourri exprès des larrons pour faire un fonds et une espargne, en ce temps, qui leur peust servir à faire la guerre à leur Roy. Quant à cest archilarron de Molan, il avoit si excessivement volé et dérobbé le Roy et le peuple, qu'il meritoit bien d'estre pendu, comme aussi, Sa Majesté en estant advertie, le voulust faire pendre [autrement dit, « lui promettre une messe main levée » ou lui « faire dire son testament tout debout »] ; mais il en fust gardé (comme sont ordinairement les roys de faire justice du meschant, encores que Dieu le requière d'eux et que le plus grand malheur qui leur puisse advenir soit de ne pas le faire) » (*L'Estoile*, t. III, p. 253-254 ; cf. *Satyre Menippee*, f. 18v^o, Palma-Cayet, Collection Petitot, 39, p. 112 et de Thou au livre 95, traduction française, t. X, p. 605). A travers ces figures, la

types, cette fois issus de la tradition littéraire, que les libelles dénoncent ces abus : la *Menippee* dresse, pour sa part, un théâtre des fantoches de la ligue où se succèdent le glouton (le duc de Mayenne), l'ingrat (le cardinal de Pellevé), l'ambitieux (l'archevêque de Lyon) ou encore le matamore (Rieux), théâtre de mémoire dont l'enseignement moral n'échappe ni aux contemporains, ni aux lecteurs des siècles suivants. Parmi ces types, se détache, peut-être, celui du *miles gloriosus* qu'incarne un chef militaire picard aux origines douteuses, le capitaine Rieux, fort éloigné de « ces nobles qui disent qu'ils sont bons François et qui refusent de prendre pensions et doublons d'Espagne : et font conscience de faire la guerre aux marchans et laboureurs¹⁹ ». Tout au long d'une harangue dans la plus pure tradition de l'éloge ironique, il narre par le menu ses hauts faits militaires²⁰. Le discours s'ouvre sur l'apologie de la guerre pour les biens qu'elle procure : « Vive la guerre, il n'est que d'en avoir de quelque part qu'il vienne » ; puis le refrain « que m'en souciay-je ? pourveu que j'en aye ? » ponctue l'ensemble d'une « concion militaire » qui aura dressé le portrait d'un être exclusivement guidé par sa soif d'argent et de pouvoir, symbole d'un soulèvement illégitime mais aussi des atrocités de la guerre.

Le rapprochement entre l'origine des troubles (une fiscalité jugée excessive) et la situation des insurgés dix ans plus tard (la ruine à force de vols et de pillages) est fréquent dans les « pamphlets » royalistes. Voici ce qu'on lit dans l'*Advis d'un François à la Noblesse Catholique de France sur la remonstrance d'un ligueur* :

Qui voudra considerer l'estat ou plustost la confusion des villes rebelles, il verra ce pernicieux exemple exactement de poinct en poinct suivy. Car y a-il rien de plus miserable que ces folles villes ? Y a-il peuple plus malheureux ! Lequel en luy faisant monstre de liberté on a plongé en une cruelle servitude, pensant estre deschargé de quelques

scène politique semble se remplir des fantoches de la comédie : d'Euclion à Molan, il ne semble y avoir qu'un pas.

¹⁹ *Satyre Menippee*, f. 34r^o.

²⁰ *Ibid*, f. 46v^o.

tailles et subsides, se trouve en effet tellement pillé et mangé qu'il n'a dequoy prolonger sa vie²¹.

Le raccourci est certes particulièrement expressif et le procédé trouverait déjà toute justification dans sa force perlocutive ; mais cette vision essentiellement « socio économique » présente surtout le grand intérêt idéologique d'éradiquer toute trace des motivations religieuses du conflit.

L'ambiguïté s'installe, en fait, dès les prémisses de la Ligue. Le contenu de la déclaration du 31 mars 1585²² n'introduit qu'une dimension religieuse fort ténue au soulèvement ; voici comment J.-M. Constant la résume :

Certains de la reprise imminente de la guerre civile, les princes responsables de la Ligue, qui avaient inspiré ce texte, engageaient les catholiques à s'y préparer parce qu'ils considéraient que des « complices » des hérétiques « glissés dans l'amitié du roi » travaillaient à l'arrivée d'un souverain huguenot. Ces mots visaient les ducs de Joyeuse et d'Espèron, mais les noms des deux favoris n'étaient pas cités. Cependant, on les accusait « d'accaparer l'Etat » de « dépouiller les uns des titres de leur dignité, les autres du pouvoir de leur fonction », de forcer les titulaires de charges à les abandonner afin de se « rendre maîtres des armes par terre et par mer » [p. 9-10].

[...] Un autre thème, plus révolutionnaire, se trouve dans le texte : la réunion des états

²¹ *Advis d'un François à la Noblesse Catholique de France, sur la Remonstrance d'un Ligueur, auquel le devoir des Catholiques, à la memoire du feu Roy, et envers le Roy à present regnant, ensemble la conjuration de la Ligue contre l'Etat, ses traittez et alliances avec l'Espagnol sont declarez*, Tours, Jamet Mettayer, 1590, p. 11-12.

²² *Declaration des causes qui ont meu Monseigneur le Cardinal de Bourbon et les Princes, Pairs, Prelats, Seigneurs, Villes, et Communautez Catholiques de ce Royaume de France, de s'opposer à ceux qui par tous moyens s'efforcent de subvertir la Religion catholique et l'Etat (31 mars)*, [24 p.] Leyde, T. Basson, 1585. . N. : **8.Lb34.234** et s. l., 1585. B. N. : **8.Lb34.234 (A à E)**

généraux tous les trois ans [p. 16]. Cette idée avait sans doute été inspirée par l'aile radicale et parisienne de la Ligue, tout comme les propositions économiques et sociales : la suppression des tailles, des aides et subsides extraordinaires établis depuis la mort de Charles IX, ce qui était une façon de souligner le rôle néfaste d'Henri III dans l'alourdissement de la fiscalité [p. 15].

[...] Quoique la question dynastique et le maintien du culte romain tinsent une large place dans ce programme [p. 5, 12], tous les observateurs ne pouvaient qu'être frappés par l'insistance mise sur la responsabilité des favoris pour expliquer les désordres de l'Etat et de l'Eglise²³.

Les critiques étaient attendues ; aussi une seconde version de la *Declaration* datée du 20 avril²⁴ tente de remédier aux maladresses du premier manifeste ; elle gomme toute référence aux favoris, n'évoque qu'accessoirement les impositions nouvelles, ne laisse par contre de déplorer la ruine de la religion, appelle le roi de Navarre et le prince de Condé à abjurer, peint dans le détail les terribles conséquences de l'avènement d'un prince de « la nouvelle opinion » au trône de France, et ne craint pas même de théoriser ces subits changements de mots d'ordre : « à fin que personne ne puisse douter de nostre droite et sainte intention, et que toute occasion soit ostee à ceux qui nous ont mal affectionnez de calomnier nos actions et publier (comme ils font desja pour rendre la cause de la prinse des armes odieuse et injuste) que c'est contre l'estat et le Roy (la personne duquel nous honorons comme l'ymage du Dieu vivant) lesdicts Princes et Seigneurs catholiques pour purger ceste calomnie et soupçon, offrent et sont prests de mettre es mains de sa dicte Majesté ce qu'ils ont de plus cher, leurs femmes et leurs enfans... » (p. 11-12).

²³ *La Ligue*, p. 123-125.

²⁴ *Declaration des causes qui ont meu Monseigneur le Cardinal de Bourbon et les Pairs, Princes, Prelats, Seigneurs, Villes et Communautéz catholiques de ce Royaume de s'opposer par armes à ceux qui veulent subvertir la Religion : 20 avril 1585* (à la main) [15 p.], s. l., 1585. **B. N. : 8.Lb34.236**

Les motifs financiers et religieux nous semblent aujourd'hui tout à fait antagonistes et leur rapprochement paraissait, pour tout dire, déjà injustifiable aux yeux de nombreux contemporains : mais ce sont justement ceux-ci qui ont forgé notre regard. Si l'on veut comprendre combien cette alliance pouvait être pertinente, l'on doit porter son attention sur les critiques contre les « mignons » et surtout sur les attaques à destination du plus grand d'entre eux, Epernon. En 1588, les ligueurs orchestrent une terrible campagne de détraction contre le proche d'Henri III autour d'un parallèle avec Gaveston, favori anglais du début du XIV^e s. rendu responsable de la chute d'Edouard II²⁵. Le point de départ donne force de vérité au développement ; il s'agit d'une anagramme : Pierre de Gaverston/Periure de Nogarets, avec la déformation de Pierre en Perjure (ou parjure). Peuvent dès lors suivre toutes les accusations liées à cette figure de la division et par là du diable : « Gaveston ayant une fois occupé tous les cabinets des bonnes graces de son Roy, ou à mieux dire *l'ayant infatué et ensorcelé*, feist en sorte que autre que luy n'en pouvoit approcher, faisant disgratier et esloigner de la Cour tous les princes qui y estoient auparavant bienvenus. Si vous voulez nier que n'ayez fait de mesme, vous serez seul qui deffendrez ceste negative, et quand il n'y auroit point de preuve, les parois et murailles, deux oratoires que vous avez fait faire au Louvre, afin que fussiez logé seul pres du Roy, pour mieux enfiler vos affaires le justifieront assez²⁶ ». Comme souvent, l'envie, qu'incarne ici le personnage de Gaveston, est associée à la sorcellerie²⁷ : l'envieux non seulement rompt les principes unificateurs de la société mais met aussi en péril l'ordre divin ; en troublant les circuits traditionnels d'une économie de la loyauté et de la faveur, du don et du « guerdon » (le don en retour), le favori représente l'homme dans toute son ingratitude et sa méconnaissance de la grâce

²⁵ Voir N. Le Roux, *La Faveur du roi*, Paris, Champ Vallon, 2000, p. 660.

²⁶ *Histoire tragique et memorable de Pierre de Gaverston, Gentil-homme Gascon, jadis le mignon d'Edouard 2. Roy d'Angleterre : tirée des Chroniques de Thomas Valsinghan, et tournée de Latin en François. Dédinée à Monseigneur le Duc d'Epernon*, s. l., 1588, « Epistre ».

²⁷ H. Schœck, *L'Envie*, Paris, Les Belles Lettres, 1995, p. 55 et 238.

divine ; accapareur, il détourne le don royal et ce faisant bouleverse une nature que Dieu veut généreuse avec les hommes.

Ce discours ne laisse cependant d'entretenir la suspicion chez ceux qui perçoivent derrière cette littérature de combat la force même de l'argent. Derrière la prédication se cachent les intérêts du clergé ; la parole sainte est « une force de vente ». Dans la *Satyre Menippe*, l'un des députés, le recteur Rose, évêque de Senlis, ouvre sa harangue par un éloge de sa propre éloquence, éloge encore une fois fort ironique :

Tres-illustre, tres-auguste, et tres-catholique sinagogue, tout ainsi que la vertu de Temistocles s'eschauffoit par la consideration des triumphes, et trophées de Miltiades. Ainsi me sens-je eschauffer le courage en la contemplation des braves discours de ce torrent d'éloquence, monsieur le Chancelier de la Lieutenance, qui vient de triompher de dire. Et à son exemple, je suis meu d'une indicible ardeur de *mettre avant ma rethorique et estaller ma marchandise* en ce lieu, où maintefois *j'ai faict des predications qui m'ont par le moyen du feu Roy faict de meusnier devenir Evesque*, comme par vostre moyen je suis d'Evesque devenu meusnier²⁸.

Dans le prologue de cette œuvre, le légat du pape et l'archevêque de Lyon sont caricaturés sous les traits de deux charlatans qui vendent, à l'entrée des états généraux une drogue qui pardonne toutes les fautes commises pendant la guerre : le catholicon. Ce faux remède (ou ce vrai poison ?) désigne métaphoriquement la parole des prédicateurs, parole de fausseté à rapprocher des discours des alchimistes et autres « triacleurs » qui promettent contre un bon prix la guérison mais ne font jamais qu'envenimer les choses. *L'Anti-Espagnol* souligne l'importance des « belles paroles de nos predicateurs

²⁸ f. 37v^o ; cf. f. 40v^o : « je vous fourniray tant de passages de l'écriture que vous voudrez : car j'en ay à revendre ».

*achetées à denier comptants*²⁹ » : « [Philippe d'Espagne] sçait assez que la Noblesse François aura plustost la gorge couppee que l'ame Espagnole. Et voylà pourquoy nos Predicateurs esblouys de la lueur de son or, et ensorcelez des grandes esperances des Abbayes et Eveschez qu'il leur promet, par la spoliation de ceux qui les tiennent aujourd'hui, ne nous crient, ne nous tempestent autre chose sinon qu'il nous faut deffaire, de toute ceste Noblesse qui ne sert de rien qu'à nous braver, et qu'il en faut faire perdre toute race³⁰ ». Face à la parole de corruption et d'asservissement du faux prophète « espagnolisé » soumis au pouvoir de l'argent s'érige le discours libre et libérateur du noble et désintéressé Français. Afin de neutraliser les forces monétaires à l'œuvre dans l'espace du langage, la littérature militante s'ingénie à décrypter la monnaie et ses usages comme champ de signes.

L'argent est pour nous, aujourd'hui, le signe arbitraire et uniforme, presque transparent, d'une réalité fort abstraite : la valeur³¹. Les productions littéraires des guerres de religion comme les textes de la période classique sur lesquels elles ouvrent prêtent une attention toute particulière à la variété — pleine de sens — des réalisations matérielles de la monnaie, car c'est par elle que passent les conflits de pensée et les césures politiques : la diversité et la concurrence des

²⁹ *L'Anti-Espagnol et Exhortation de ceux de Paris, qui ne se veulent faire Espagnols : à tous les François de leur party de se remettre en l'obeissance du Roy Henry quatriesme, et se delivrer de la tyrannie de Castille in Quatre excellens discours sur l'estat present de la France*, s. l., 1594, f. 186-214, f. 204v^o-205r^o.

³⁰ *Ibid.*, f. 189v^o ; cf. *La Lettre d'un gentilhomme Catholique François...*, p. 36.

³¹ Cela est globalement vrai ; mais l'attention se porte encore parfois sur l'aspect physique de nos monnaies : dans les années soixante-dix, une pièce de dix francs arborant un coq, de la même couleur et de la même taille qu'une pièce de vingt centimes, fut rejetée par la population et rapidement retirée de la circulation ; plus près de nous, l'intérêt curieux et amusé pour les revers spécifiques des euros étrangers ou plus encore la frénésie numismatique relativement répandue pour les euros du Vatican, de San Marin ou de Monaco laissent entendre l'attention encore portée à la matérialité de l'argent. Mais, pour combien de temps encore ? La numérisation des moyens de paiement y mettra sans doute fin.

instruments de paiement recourent la multiplicité et l'opposition des modes d'appréhension du réel³².

C'est, par exemple, à une monnaie d'or anglaise très utilisée dans le royaume sous Charles VI et Charles VII³³ que s'attache un des quatrains du recueil de « petits vers » qui clôt la *Satyre Menippee*, « D'un Thresorier qui fut mis prisonnier à la Bastille » :

Qu'est-ce qu'a fait celuy que lon encoffre ?
Des angelotz il avoit en son coffre.
O le mechant qu'en prison il soit mis :
Il a logé cheux soy les ennemis³⁴.

Les vers se font l'écho d'une situation connue de nombreux bourgeois des villes ligueuses où « en avoir [de l'argent] », c'est forcément « en être [des politiques, des tièdes prêts à accepter Henri IV]³⁵ » et c'est être promis à l'amende ou à l'emprisonnement. Mais en même temps qu'ils renvoient aux accusations fantaisistes d'une soldatesque attirée par l'esprit de revanche et la soif de profit (« Il a logé cheux soy les ennemis »), ils tissent un réseau plein de sens entre le temps de Charles VI et la Ligue (la menace pesant sur la Nation, la pression des étrangers, la collaboration de certains Français), entre la France, l'Angleterre et l'Espagne (l'Angleterre de la guerre de cent ans comme type de l'Espagne du XVI^e siècle, l'opposition des Anglais, devenus *angéliques*, et des Espagnols sous la Ligue) et surtout entre les ange(lot)s et les politiques (car l'on se rappellera que ceux qui font le moins de cas de Dieu sont les ligueurs, fondateurs de reliques — celles de Saint-Denis —, opposés aux protecteurs des anges, les politiques). Mais, les libelles s'intéressent le plus souvent à d'autres espèces : les dales et les doublons espagnols, au centre par

³² Penser aujourd'hui en euros ou en francs n'est pas la même chose : si je vis au quotidien en euros (un café pour 1,50, le journal pour 1,20), je me projette dans le long terme en francs (une voiture à 120 000, un appartement à 800 000)...

³³ Car les monnaies étrangères ont alors cours dans le royaume. Voir A. Jouanna, *Histoire et dictionnaire des guerres de religion*, Paris, Laffont, « Bouquins », 1998, p. 1116-1118.

³⁴ P. 97.

³⁵ Cf. *Satyre Menippee*, f. 67^vo : « Ils en sont, et pourquoi ? et pour ce/Qu'ils ont de l'argent en leur bourse ».

exemple d'une pièce circulant à l'occasion du siège d'Amiens en 1597, *Le François converty, A un quidam enyvré du catholicon d'Espagne* :

Je croy qu'estant spagnolisez
Pensent estre canonisez
Et gravez dans quelque medalle
Tout ainsi comme les bons saints
Que l'Espagnol a de plus certains,
Qui sont saint DOUBLON, sainte
DALLE³⁶
Et enyvez du chaste nom
D'un pretendu Catholicon,
Prescher d'une façon nouvelle
Sans respect de l'antiquité
Quelque ERGO d'ambiguité
Pour renverser notre nacelle³⁷.

Le lien entre la monnaie espagnole et l'ambiguïté est particulièrement fécond ; s'appuyant sur un jeu de mots facile, mais aussi du coup tout à fait accessible et parlant au plus grand nombre, — le *doublon* rend *double*³⁸ —, il renvoie en même temps à l'image traditionnelle du Français comme

³⁶ Sur les saints fantaisistes, voir l'étude De J. E. Merceron, *Dictionnaire thématique et géographique des saints imaginaires, facétieux et substitués...*, Paris, Seuil, 2002.

³⁷ *Le François converty, A Un quidam, enyvré du Catholicon d'Espagne. Escript en la ville d'Amiens, le 27. de Septembre 1597*, Paris, Anthoine Du Brueil, 1597, p. 5.

³⁸ Voir la Satyre Menippee, f. 81v^o-82r^o : « Les François simplets paravant,/ Sont par doublons devenuz doubles:/ Et les doublons tournez en vent,/ Ou bien en cuyvre, et rouges doubles » ; Signalons une variante poétique sur le même sujet, f. 96v^o. Les occurrences de l'équivoque sont nombreuses ; citons par exemple le *Discours sur l'histoire du Roy Charles VII jadis escripte par Maistre Alain Chartier son secretaire. Où se peut veoir, Que Dieu jamais n'abandonna ceste tres-Chrestienne invincible Couronne en ses plus fort depleroz affaires et que tout ce que ses plus conjurez ennemis ont onques voulu entreprendre, s'est enfin comme en moins de rien dissipé, et esvanoüy en fume*, s. l., 1594, p. 76, *L'Estoile*, t. VI, p. 88, *La Fleur de Lys : Qui est le discours d'un François retenu dans Paris, sur les impietez et deguisemens contenus au Manifeste d'Espagne publié au mois de Janvier dernier 93 in Quatre excellens discours sur l'estat present de la France*, s. l., 1593, p. 245-272, p. 249, la *Harangue d'un cacique indien, envoyee aux François pour se garder de la Tyrannie de l'Espagnol, traduite par P. A. avec l'interpretation des mots Indiens, Latins, et Espagnols par L. S.*, s. l., 1596, f. 2.

franc³⁹ ; être payé d'argent espagnol, c'est s'éloigner dangereusement de la naïveté et de la simplicité française pour se rapprocher de l'hypocrisie espagnole. Le traître « espagnolisé » tient un discours trompeur où les intérêts financiers (sinon politiques) se dissimulent sous le prétexte de religion. Soumis à l'afflux des doublons, le discours se coupe de la valeur véritable et connaît ce que l'on pourrait appeler une inflation. Annonçant le jour de la libération, *La Fleur de Lys* tente de mettre un terme aux abus de parole de ces « espagnolisés » :

Mais puis que ce jour doit estre si heureux pourquoy ne nous efforçons nous de l'avancer voire au peril de nos vies : faut-il que la crainte de la mort nous face honteusement et laschement mourir de famine ? au lieu de nous venger par le fer de ceux qui nous reduisent en ces extremitez, nous faisons opiniastres contre nostre pays et nostre Roy : et ce pendant la superfluité de leur despense nous fait clairement voir que ce temps leur est aussi facile à passer comme il nous est dur et intolerable. Les grandes pensions qu'ils tirent chacun jour de leur bon maistre, le leur faict recognoistre, le leur fait appeler le grand Roy, le Roy universel, le Roy Catholique, le Roy des Roys, le grand Monarche

³⁹ Il est fréquent d'opposer la naïveté française à l'hypocrisie des Espagnols ; dénonçant cette « dissimulation naturelle », *Le Labyrinthe de la Ligue* explore les dédales de leurs comportements dans un passage où la parataxe et l'accumulation soulignent l'impasse des relations et leur danger : « faites luy demonstration d'une sincere et parfaite amitié, vous aurez un amy froid : fachez le, c'est un ennemy irreconciliable : donnez luy entrée en vostre maison, il ne cessera jamais qu'il ne vous en ait mis dehors, monstrez luy vostre femme, elle a adulteré : cachez luy, il se jettera sur voz filles ou fera quelque chose de pis : soyez luy courtois et gracieux selon le naturel du François, il fera le Bravache et le Rodomont : humiliez vous devant luy, il vous foulera à beaux pieds : parlez à luy, il vous fera la roué et l'espanouira comme un Paon, avant que vous respondre un petit mot : resistez luy de force, il vous vaincra par trahison : [...] traitez avec vostre promptitude et candeur accoustumée, indubitablement il vous piperá et aura toute belle raison qu'il voudra de vous, avec sa lenteur et dissimulation naturelle : prestez luy vostre argent, il vous payera en bravades : soyez luy debiteur, il vous ruynera d'usures... » (*Le Labyrinthe de la Ligue et les moyens de s'en retirer*, s. l., 1590, p. 132-134). Voir aussi le quatrain cité à la note précédente.

victorieux par mer et par terre, et si quelque autre flatterie se peut inventer, ils l'en combleront en eschange de ses doublons⁴⁰.

Le monde même tend à s'estomper sous le « discours des doublons » ; l'or espagnol réalise la transmutation des réalités françaises. Jouant sur la proximité phonique, la *Satyre Menippee* identifie les effets des *doublons* et les guérisons miraculeuses et sans doute illusoire opérées par le *catholicon double* :

O cas merveilleux : ô misteres grands : ô secrets du profond cabinet de Dieu, incognus aux chetifs mortels : les aulnes des boutiques sont tournees en pertuisanes : les escritaires en mousquets : les breviaires en rondaches, les scapulaires en corselets : et les capuchons en casques et salades? N'est-ce pas une autre grande et admirable conversion, de la plus part de nous autres messieurs les zelez entre lesquels je nommeray par honneur les sieurs de Rosne, de Mandreville, la Motthe-Serrand, le Chevalier Breton, et cinquante autres des plus signalés de nostre party, qui me feroient faire une hiperbate et parenthese trop longue (et que ceux que je ne nomme point m'en sçachent gré.) [...] ô *saint Catholicon d'Espagne*, qui es cause que le prix des messes est redoublé, les chandelles benistes rencheries, les offrandes augmentees, et les saluts multipliez, qui es cause qu'il n'y a plus de perfides, de voleurs, d'incendiaires, de faulsaies, de couppegorges et brigans : puis que par ceste sainte conversion, ils ont changé de nom, et ont pris cest honorable tiltre de catholiques zelez, et de gendarmes de l'Eglise militante : O *deifiques doublons d'Espagne*, qui avez eu cest efficace de nous faire tous rajeunir, et renouveler en une meilleure vie : C'est ce que dict nostre bon Dieu parlant à son pere en saint Matthieu onziesme,

⁴⁰ P. 249 ; cf. *Le Labyrinthe de la Ligue*, p. 45 et 49.

*Abscondisti a prudentibus et sapientibus et
revelasti paruulis⁴¹.*

Dénoncer le faux or des charlatans pour redonner leurs valeurs aux choses : telle est dès lors la fonction que s'assigne la satire royaliste. Le discours des prédicateurs, nous révèle-t-elle, n'est qu'or espagnol⁴² et cet or n'est que parole : prêcheurs et ambassadeurs espagnols sont de la même race d'alchimistes « calcinateurs ». Les sommes promises par Philippe II et ses émissaires pour soutenir les forces catholiques n'arrivent que fort rarement aux mains des chefs de la Ligue et la victoire promise en chaire à la population des villes rebelles tarde à se concrétiser ; mais sans doute est-ce là le fruit d'une stratégie espagnole mûrement réfléchie visant à éreinter le royaume de France en alimentant le conflit tout en évitant soigneusement la victoire de l'un ou l'autre des camps en présence. *L'Exhortation d'aucuns Parisiens n'aguères eslargis de la Bastille de Paris au peuple François* est fort claire sur ce chapitre lorsqu'elle dénonce la promesse de richesses futures comme la raison de la ruine présente :

Les Espagnols vous ont ja repeu de leurs menestres et boulies, persuadé de deterrer, et brusler et pulveriser les os de vos peres et des trespasés⁴³, billonné⁴⁴, et fondu vos reliques et plus precieuses vaisselles, et tresors, reduit vos fortunes à des nicquets⁴⁵, liards⁴⁶, et doubles de cloches⁴⁷, et de faux alloy par alteration des anciens pieds, titres, et fabrications des ordonnances de France. Quels doublons d'Espagne alambiqués en rien, en des fumees, banquerouttes, pertes, ou confiscations de plus de trois millions, six cens,

⁴¹ F. 32v°-33r°.

⁴² La *Menippee* insiste lourdement sur l'œil émaillé d'or espagnol du prédicateur borgne Boucher, l'un des plus terribles ennemis des politiques (f. 84r°).

⁴³ Référence à un épisode du siège de Paris.

⁴⁴ En faire le trafic. Billonner, c'est habituellement faire le trafic illégal de monnaies défectueuses ou acheter des monnaies d'or ou d'argent pour les fondre ou les exporter.

⁴⁵ Autre nom du double tournois ; monnaie de peu de valeur.

⁴⁶ Petite monnaie de cuivre.

⁴⁷ Autre monnaie de billon.

tant de mil livres de rentes que la ville de Paris avoit sur le Clergé, et receptes generalles du Roy. C'est bien souffler à des Castillans, qui ont plus de levres que de nez. Et vous n'avez aucun sentiment de leurs poisons, charmes et punaisies⁴⁸.

Le raccourci satirique, l'écart entre les doublons d'or espérés et les doubles, doubles de cloche ou encore doubles rouges, — une espèce de billon en cuivre —, finalement obtenus est fortement expressif et du coup particulièrement récurrent dans la littérature militante royale⁴⁹. Loin de se limiter à l'opposition — malgré la proximité phonique — des deux monnaies double/doublon, le jeu de mots renvoie aussi, à travers une diaphore sur le syntagme « double rouge », à l'hypocrite (ou double) espagnol (rouge opposé au blanc de la France). Les doublons apparaissent donc comme le symbole d'une prodigalité, d'une abondance, d'une *copia* non créatrice mais bel et bien dissipatrice. Cette monnaie est un mélange, mais un mélange instable et déstabilisateur : « voilà [conclut le *Discours sur l'histoire du Roy Charles VII*⁵⁰] comment ces benoists et benis doublons d'Espagne peuvent rendre doubles telles manieres de gens ; que pour la diversité dont ils sont composez, et de toutes pieces, on pourroit accompagner à une salade, ditte en Italien mescolanza pesle-meslee de toutes herbes ». De ce point de vue, le doublon condense en lui tout l'empire d'Espagne, ce « buffet marquetté composé de pieces rapportées [...] de conquestes injustes et de choses ravies⁵¹ ». L'éparpillement des territoires espagnols — c'est là un *topos* de la pensée politique à l'époque — affaiblit Philippe II et pourrait

⁴⁸ *Exhortation d'aucuns Parisiens, n'agueres eslargis de la Bastille de Paris, au peuple François, et à leurs Concitoyens*, s. l., 1592, p. 8-9.

⁴⁹ Cf. *Satyre Menippe*, f. 81v^o : « il n'a resté au peuple que des doubles rouges, ausquels nous avons employez toutes nos chaudières, chaudrons, coquemarts, poisles, chenets, et cuvettes, et y employrons nostre artillerie, et nos cloches, si nostre necessité dure encore peu de temps, les doublons, et les quadruplons de fin or du Perou, sont esvanoüis, et ne se voyent pas plus » ; suit alors ce quatrain : « Par toy superbe Espagne, et l'or de tes doublons/ Toute la pauvre France insensez nous troublons:/ Et si de tes doublons qui causent tant de troubles,/ Il ne nous reste rien à la fin que des doubles ».

⁵⁰ P. 76.

⁵¹ *Le Manifeste de la France aux Parisiens et à tous les François*, Tours, 1590, p. 21.

causer la perte de ses successeurs face à l'union retrouvée de la France⁵², seule véritable corne d'abondance, assurance de biens, sans cesse renouvelés par la nature, bien différents des richesses usurpées de l'Espagne bientôt tariées : en somme le jardin contre la mine. L'œuvre satirique royaliste, comme texte *saturé* contre-symbole du doublon, voudrait rappeler dans sa forme même la présence de l'abondance heureuse du jardin édénique français, une *copia* cette fois constructrice de sens et de valeur⁵³. Celui qui apparaît comme tout à la fois le garant de ce paradis et la caution de la parole de vérité que désire représenter la satire, c'est le roi Henri IV, « excellent en jugement et à cognoistre le pris et la valeur de toutes choses⁵⁴ ».

Pour rendre compte de la perturbation des circuits de l'argent en temps de guerre civile par la littérature, il fallait nécessairement questionner le rapport entre le texte et la monnaie pour parvenir à substituer le texte royaliste à la mauvaise ou à la fausse monnaie. Mais la satire n'est qu'une étape préliminaire dans la formation d'un *texte-valeur*, signe de la gloire et de la sagesse du roi ; les rédacteurs de la *Menippee* sont conscients de ne pas servir à la restauration du système ancien du pouvoir et de la société traditionnelle du don — même s'ils s'en servent comme modèles, comme cautions —, mais à l'instauration d'un pouvoir nouveau et *sans partage*. Henri IV devient, en effet, rapidement ingrat envers ceux qui l'ont servi (et Dieu, qu'il a servi ?) et favorable à ses anciens ennemis plus utiles politiquement : dans la *Confession du sieur de Sancy*, dans les *Avantures du baron de Fæneste*, D'Aubigné est le témoin privilégié de ce nouvel effondrement des valeurs.

⁵² *Discours sur l'histoire du Roy Charles VII*, p. 35 à 39 ; voir T. Cave, *Pré-histoires II*, p. 117.

⁵³ Il n'est pas sûr que la *copia* se réalise de manière aussi pleine et fertile dans ces textes : car s'il y a bien création d'un sens, il n'y a guère de vertige de la quête d'un plus haut sens. Les fantoches ménippéens ne sont plus les géants rabelaisiens...

⁵⁴ *Satyre Menippee*, f. 88r^o.

Croyant simplement dire l'échec d'un modèle d'organisation économique et sociale, les libelles font cependant davantage ; ils préparent un matériau critique qui fera ses preuves contre d'autres systèmes. En 1605, paraît *L'Isle des Hermaphrodites*, un « pamphlet » très inspiré des motifs de la littérature de la guerre civile. Qu'a-t-on voulu dénoncer à travers cette cour d'hermaphrodites guidés par la logique du désir et par-dessus tout celle du profit ? Vraisemblablement pas la cour d'Henri III, sans doute pas celle d'Henri IV non plus, mais bel et bien une certaine forme de libéralisme économique et social⁵⁵. C'est à travers les réseaux d'images élaborées et développées durant la *guerre civile* que devaient s'énoncer les premières critiques d'une économie alors en expansion lourde de *conflits sociaux*.

Martial MARTIN

Université de Reims, IUT de Troyes

<http://www.satyremenippee.fr>

⁵⁵ C.-G. Dubois, *L'Isle des Hermaphrodites*, Genève, Droz, 1996. Le motif est rémanent : on retrouvera l'homosexuel comme type du système capitaliste dans la propagande communiste des années cinquante ou comme symbole des sociétés ultralibérales dans les discours de la droite conservatrice d'aujourd'hui.